

La nouvelle ordonnance du docteur ayant prescrit d'additionner pour la première fois ce breuvage de quelques gouttes de laudanum, Périne ne s'étonna ni ne s'inquiéta de l'observation de sa maîtresse, et vida elle-même d'un seul trait sa grande tasse de café noir.

“Ah ! se dit-elle avec une grimace involontaire. C'est étonnant comme ce café, si bon d'habitude, est mauvais ce soir ! Il me semble amer et nau-séabondOn aura mis trop de chicorée, ou pas assez de sucre.”

Puis la jeune femme, sans se préoccuper davantage d'une chose qui lui semblait de si peu d'importance, se déshabilla, fit une courte prière et se mit au lit.

Une petite lampe à globe dépoli, placée sur la table de nuit, près du chevet de la comtesse, éclairait seule la chambre de sa lueur opaline.

Mme de Kéroual dormait déjà.

A peine Périne venait-elle de se coucher qu'elle se seut envahir par une lourde torpeur contre laquelle toute résistance aurait été vaine. Il lui sembla que sa tête devenait pesante au point de ne la pouvoir plus détacher de l'oreiller, et que ses paupières s'abaissaient sur ses yeux malgré sa volonté.

Une hallucination étrange lui fit voir, pendant deux ou trois secondes, tous les meubles de la chambre former autour d'elle une ronde de plus en plus rapide, au son d'une musique fantastique telle que les oreilles humaines n'en avaient jamais entendue.

Puis le silence et les ténèbres se firent autour d'elle. La ronde s'arrêta ; la musique se tut. Elle ne vit et elle n'entendit plus rien.

XXX.—Visite nocturne.—L'aide pharmacien.

Onze heures sonnaient.

La porte de la chambre à coucher de la comtesse fut ouverte depuis le dehors, lentement, sans bruit, avec des précautions infinies.

Dans l'entre-bâillement de cette porte apparut le visage pâle de Gontran, dont les yeux se portèrent successivement sur le lit de Mme de Kéroual et sur celui de Périne.

Il suffit au baron d'un seul regard pour se convaincre que les deux femmes dormaient d'un de ces lourds sommeils qu'interromperait à peine le fracas d'un coup de tonnerre.

C'était sans doute tout ce qu'il voulait savoir, car il disparut dans la galerie sans refermer la porte derrière lui.

Nous le retrouverons une demi heure plus tard, dans le parc, debout et immobile auprès de la grille donnant accès sur la grand'route.

Le ciel était chargé de nuage, poussée de l'est à l'ouest par un vent assez fort.

La lune, échancrée au deux tiers apparaissait par instants dans une éclaircie, entre ces nuages dont elle frangeait d'argent les masses sombres, et elle ressemblait alors à un étrange navire échoué sur des brisants couverts d'écume.

Le vent d'est passait à travers les rameaux dépouillés des marronniers et soulevait les feuilles sèches dans la longue avenue, avec un bruissement monotone.

Le paysage, tantôt planté dans les ténèbres, tantôt vaguement éclairé, offrait quelque chose de sinistre.

Les douze coups de minuit résonnèrent successivement, d'abord à l'horloge du château, puis à celle de l'église du petit village de Rochetaillé, dont les maisons peu nombreuses s'éparpillaient plus loin sur le flanc de la colline.

—Minuit ! murmura le baron de Strény. Olympe ne doit guère tarder maintenant.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis le bruit des pas d'un cheval résonna sur le sol durci de la route, se rapprochant de plus en plus, et cessa tout à coup de se faire entendre, au grand étonnement du baron.

Olympe venait de quitter le chemin battu pour aller attacher sa monture dans le bouquet d'arbres que nous connaissons.

Ce fut l'affaire d'un instant, puis une forme noire se dessina dans l'obscurité.

—Est-ce vous, Olympe ? Demanda Gontran.

—C'est moi, répondit la jeune femme. Vous voyez que je suis exacte.

—Entrez et marchez derrière moi, reprit le baron en ouvrant la grille.

Tous deux, sans ajouter une parole, longèrent l'avenue des marronniers et gagnèrent le château. Dans le vestibule, Gontran prit la petite lanterne sourde avec laquelle nous l'avons vu explorer la pharmacie, et, faisant signe à Olympe de le suivre, il gravit l'escalier qui conduisait au premier étage.

Ils eurent bientôt parcouru la galerie dans toute sa longueur, et ne s'arrêtèrent que sur le seuil de l'appartement de la comtesse.

—Elle est là, dit le baron à voix basse en étendant la main vers la chambre à coucher.

—Que faut-il que je fasse ?

—Vous allez entrer seule. Le lit se trouve en face de la porte.

—La chambre est éclairée ?

—Suffisamment.

—Mme de Kéroual dort sans doute ?

—Oui, elle dort.

—Si elle se réveillait ?

—Rassurez-vous, elle ne se réveillera pas.

—Comment pouvez-vous en être sûr ?

—Par ordonnance du docteur Perrin, la potion de Mme de Kéroual contenait ce soir quelques grains d'opium.

—Je comprends, et j'entre.

—Ne vous étonnez pas si vous voyez un second lit. C'est celui de la femme de chambre. Elle ne s'éveillera pas plus que sa maîtresse.....j'y ai pourvu.

La pécheresse franchit le seuil et s'avanza. Sa marche était aussi légère que celle d'une panthère qui guette sa proie. Elle ne fit halte qu'à deux pas de la comtesse, et regarda longuement cette figure livide, amaigrie, sur laquelle le doigt de la mort avait déjà mis le signe fatal qui semble dire clairement :

“Cette créature humaine appartient à la tombe !”

Son examen achevé, Olympe essuya une larme.

—Partous ! fit-elle brusquement en s'élançant la première dans la galerie, où le baron de Strény ne la suivit qu'après avoir refermé la porte de la chambre de Léonie.

Eh bien ! vous l'avez vue ? demanda-t-il lorsque tous deux se retrouvèrent hors du château.

—Oui.....Ah ! pauvre femme ! quel changement !

—Vous avais-je menti ! me laissez-vous libre maintenant d'épouser la comtesse ?

—Vous n'aviez pas menti, et vous êtes le maître.....

—Ainsi, je puis faire commencer dimanche prochain les publications légales ?

—Oui, puisque vous ne croyez pas acheter trop cher la fortune en épousant cette morte.